



J.M.G.
Le Clézio

Trois
VILLES
saintes

nrf

Chancah

Les arbres serrés font un mur impénétrable de chaque côté de la route où on avance, ils sont silencieux, immobiles dans l'air immobile, dans l'air vide sans oiseaux, sans insectes, dans l'air dur et dense qu'on traverse, aiguisé comme un couteau chauffé, au milieu de la forêt, on avance en sinuant, escaladant les monticules, longeant les ravins, les arbres sont des palissades sèches qui cachent l'horizon, qui retiennent l'air avec leurs griffes. On n'entend rien. Les arbres retiennent les bruits des moteurs, les grognements, les grondements, les déchirements des moteurs des camions des chicleros, les camions qui voudraient s'arracher de l'asphalte brûlant, tous les bruits des avions aux ailes coupées.

Ce n'est pas le temps, ni l'espace qui séparent. Ce sont les arbres.

Les arbres serrés sont maigres, momifiés. Leurs feuilles sont couvertes de terne poussière. Le silence est partout. Au fond du ciel bleu, il y a tellement de silence, tellement de désert, de vide, que c'est comme si les paroles n'avaient jamais existé. Peut-être du fond de l'espace vient la poussière, chaque parcelle couleur de cendre qui descend du ciel et se pose sur chaque feuille, bouche les orifices, éteint les bruits comme la neige. Il n'y a pas de pierre, il n'y a pas d'air, et sûrement pas d'eau, il n'y a que cette poudre immatérielle qui ralentit tout. A travers la forêt qui brûle sans flammes, et sa fumée grise retombe sur la terre plate, le long de la route blanche on avance, au hasard, avec effort, comme si on portait un fardeau. La forêt est un mur, un seul mur si épais qu'il faudrait des mois pour le traverser, et l'air immobile est un toit, et le sol de pierre brûlante où court le réseau invisible des racines, l'espace opaque, inconnu, compact, que n'habite personne, qui vous

enserre et vous lie, et on avance comme à reculons, sans voir où l'on va, sans savoir ce que l'on quitte. On est comme si on naissait à nouveau, ici, dans une clairière, étouffé entre les arbres et couché tout de suite sur un lit de brindilles et de poussière, rongé par les fourmis noires. C'est pour cela qu'on marche sur cette route, peut-être, pour trouver le lieu de la naissance.

Est-ce qu'il y a la liberté, quand il y a tant d'arbres, serrés, quand il y a tant d'espace, le ciel vaste, la terre plate, la poussière? Il n'y a pas la liberté. Elle est étouffée par le silence, par la cendre, immobile dans l'air sans vent, oubliée avec les autres mots, et les dieux qui savaient parler se sont tus.

On avance à travers les arbres comme les fourmis à travers les herbes, hommes silencieux, vêtus de blanc, qui vont vers le secret. Les hommes sont pareils aux arbres, ils passent de tronc en tronc sans bouger, fuyant d'un seul mouvement imperceptible.

Chan Santa Cruz, où est-elle? La terre s'est vidée, les villes, les vraies villes

saintes, où sont-elles? Elles étaient des feux qui éblouissaient quelques-uns, et ils s'y précipitaient comme font les insectes. Métropoles secrètes, géantes, couvertes d'or et de jade, où n'arrêtait pas le bruit grondant des légendes : et aujourd'hui? Mais aujourd'hui.

Les arbres maigres ont refermé leur cercle, ils se sont serrés, un à un, ils ont clos les entrées, les buissons d'épines ont bouché les chemins, sous la terre les racines sont longues, elles cherchent l'eau, désespérément, elles font exploser les fondations des anciennes villes.

Chan Santa Cruz, qui s'est embrasée, qui a éclaté, qui a lancé sur des chemins brûlés les hommes qui l'avaient inventée. Maintenant, il n'y a plus même le souvenir, point blanc dans le temps, tache, cicatrice d'un kyste excisé, lieu de la laideur et du bruit. Maintenant, il y a ce centre insensible, la jonction des quatre routes qui franchissent le désert gris. Centre d'amnésie, où s'arrêtent un instant les autobus aux moteurs surchauffés, où attendent les voyageurs, devant le vieux blockhaus dénudé surmonté

nrf



80-V A 21811

ISBN 2-07-021811-2



9 782070 218110

Extrait de la publication